

MIREILLE GAGNÉ

Le syndrome de takotsubo

NOUVELLES

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514-281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Graphisme de la couverture : Christine Houde
Direction littéraire : Tania Viens
Correction d'épreuves : Annie Cloutier
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-48-8

Dépôt légal : 4^e trimestre 2018

© Les Éditions Sémaphore et Mireille Gagné
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514-336-3941
www.dimedia.com

1

Là où la terre s'arrête
il existe le cœur
pour migrer.

La fois où j'ai perdu le nord

Dans la vie, je ne dors pas. J'ai tout essayé : les oreillers en bambou, en sarrasin, les lits orthopédiques, les housses antiacariennes ; enlever le radio-réveil, le remettre ; reculer l'heure de quelques minutes, l'avancer, ne pas la regarder ; les bouchons pour les oreilles, la musique de relaxation, le yoga, le sexe ; les produits en vente libre, la mélatonine, les gouttes homéopathiques ; et les prescriptions médicales susceptibles d'éradiquer toute trace de pensée.

J'ai aussi tenté de comprendre la ou les causes de mon incapacité à dormir. J'ai consulté une psychologue, un acuponcteur, un hypnothérapeute et même un chaman mexicain qui a essayé de soulager mon mal en frottant des œufs partout sur mon corps. J'ai interrogé chaque tiroir de mon enfance, décortiqué et analysé chacune de mes défaites. J'en suis venu à la conclusion qu'il n'y a pas de conclusion, je suis ainsi, comme un aveugle de naissance : insomniaque chronique.

Quand le soleil descend à l'horizon, une angoisse innommable grimpe le long de mes jambes, de ma colonne, pour s'installer insidieusement dans ma poitrine. Le temps, les minutes, les heures se confondent, accélèrent, ralentissent. Je ne distingue plus le tic-tac de l'horloge de mes propres battements de cœur.

La nuit dernière ne fait pas exception à la règle. J'ai somnolé entre deux espaces-temps. Ce matin, à moitié endormi dans mon lit, j'écoute

les prévisions météorologiques à la radio. Aujourd'hui, pluie, vent, et grêle par endroits.

Prière d'apporter votre parapluie au moment de conduire votre mère à l'aéroport. La fin du monde est prévue pour dix-huit heures.

Je sursaute. Je devais m'être assoupi une fraction de seconde. Machinalement, j'éteins mon réveille-matin et essaie de me lever. La brume prend environ dix bonnes minutes à s'évaporer. Pendant que mes pensées s'étirent, une image tout à coup s'impose dans ma tête. Ma mère!

J'étais en train de l'oublier. J'accélère le rythme et m'habille en vitesse. Pas le temps de déjeuner. J'achèterai un sandwich à l'aéroport. Au moment où je franchis la porte, le téléphone sonne. C'est sûrement elle qui s'impatiente. Je ne réponds pas. Je descends jusqu'au stationnement, monte dans l'auto, la démarre, allume la radio. Un scientifique semble décrire un phénomène catastrophique imminent. Signes avant-coureurs... Très rare dans l'humanité... Pôle Nord magnétique rendu en Sibérie... Oies blanches qui n'ont pas migré...

La radio s'évanouit dans ma tête. Tel un somnambule, je roule entre le rêve et la réalité. Mes yeux piquent, prennent le fixe. Tout s'embrouille devant moi. Je compte les poteaux de téléphone pour me maintenir éveillé, pour me raccrocher à ces fils, mais je me sens tellement las.

En sourdine, la lancée apocalyptique se poursuit. Inversion potentielle des pôles... Conséquences inconnues... Phénomène qui pourrait influencer d'autres animaux migratoires... Peut-être les humains... Catastrophe... Humanité en péril...

Henri, votre fin approche!

Je sors instantanément de ma rêverie en me secouant la tête. Il faut absolument que je dorme ce soir. Je tourne à droite et arrive chez ma mère. Elle, évidemment postée sur le trottoir, raide d'impatience. Je me

stationne et dépose ses bagages dans le coffre. Surtout ne pas écouter son flot de paroles incessant.

Une fois assis, je démarre la voiture et allume le GPS. Une voix robotisée me demande ma destination. J'obtempère et j'attends. Le bidule se met alors à répéter en boucle : « Recalcul. Recalcul. Recalcul. » Je tape sur la machine, répète le nom de l'aéroport, en vain. Apparait alors sur l'écran : « Perte du signal. » Désespéré, je lâche le volant. Pendant que je me demande si j'arriverai à retrouver mon chemin sans GPS, j'entends ma mère soupirer très fort.

Je me retourne vers elle ; tout ce que je vois, c'est un trou noir, de la colère, puis de la déception, une vieille déception qui prend racine très creux dans sa poitrine, un vide, un fossé impossible à remplir : je n'ai jamais été à la hauteur.

Ma mère sort et claque la portière, appelle un taxi et s'en va sans me dire au revoir.

Je reste ainsi prostré quelques minutes à ressasser les événements. Elle a sans doute raison. C'est vrai que je n'ai jamais rien accompli de notable dans la vie. On dirait que je ne prends pas les bonnes décisions, que je ne regarde jamais dans la bonne direction, mais je dors tellement peu. Je n'ai jamais occupé d'emploi stable, jamais eu de véritable petite amie. Bon, j'ai rencontré quelques femmes intéressantes. Toutefois, après quelques semaines de fréquentation, j'ai toujours eu une bonne excuse pour mettre fin à la relation : accident d'auto, perte d'un emploi, incompatibilité au lit, dépassement de ma capacité de données sur mon téléphone, sourit trop, veut des enfants, ne veut pas d'enfants, mauvaise coupe de cheveux, intolérante au gluten.

J'éteins le GPS, agacé par sa défaillance. Moi qui avais pris congé aujourd'hui pour m'occuper de ma mère. J'ai maintenant une journée entière à tuer avant le coucher du soleil. Toutes ces heures. L'attente avant la tombée de la nuit, c'est vraiment ce qui me ronge le plus. Mon cerveau tourne en boucle. Je n'ai plus aucun contrôle sur mes pensées,

sinistres, denses, aliénantes. Au moins si je pouvais m'occuper à quelque chose... Je n'ai d'intérêt, de passion, pour rien ni personne.

Je regarde par la fenêtre, le vent qui pousse les nuages au-dessus de ma tête. Je ressens le besoin de sortir de la ville et de mêler mon odeur à celle de la terre.

Comment sortir d'ici ? Cela fait si longtemps que je ne me fie plus à mon sens de l'orientation. Je me souviens d'une fille que j'ai fréquentée, peut-être l'an passé. Mélanie... Oui, c'est bien cela. Elle habitait tout près du pont Félix-Leclerc. Elle n'était pas vraiment jolie, mais elle était gentille avec moi. Il me semble qu'elle me rassurait. Pourquoi l'ai-je laissée au fait ? Était-ce le ton de sa voix ? Faisait-elle trop d'embonpoint ? Je me souviens qu'elle m'aidait à dormir.

Instinctivement, je me mets en route. Le trajet me revient tranquillement. Je reconnais un dépanneur, un bar, un bloc d'appartements. Je conduis pendant plus de vingt minutes avant de me rendre compte qu'il n'y a personne sur la voie. On dirait que les gens se terrent. Peut-être croient-ils vraiment en cette fin du monde ? Et moi ? Je ne sais pas trop... D'ailleurs, qu'est-ce que cela changerait vraiment pour moi ? Est-ce que ce n'est pas ce que j'attends depuis tant d'années ?

J'arrive devant l'appartement de Mélanie. Il y a du mouvement à l'intérieur. Je me surprends à me demander ce qu'elle fait en ce moment, si elle est accompagnée. J'aimerais bien parler à quelqu'un.

Enfin, j'aperçois le pont. Je le traverse et débouche sur une autoroute encadrée de champs stériles à cette période de l'année. Il ne reste presque plus de neige sur le sol. Toujours personne en vue. Il vente très fort. Mon auto dévie fréquemment du chemin, mais je garde le cap quelques heures avant de prendre une bretelle d'autoroute. Je tourne à droite vers le fleuve. Je descends une colline. Cette impression d'être un nuage qui glisse dans le ciel. Je roule pendant plusieurs minutes avant de m'arrêter. Dehors, pas un bruit, le silence à tue-tête. Le même vide

que je connais la nuit et qui m'empêche de dormir. Je prends une grande inspiration. Je me mets en marche.

Au beau milieu d'un champ, un arbre se tient bien droit, seule résistance dans le paysage. Il a sûrement été laissé ici pour attirer la foudre. Je m'en approche. Une branche est cassée. Étrangement, on dirait une porte. J'y entre en baissant la tête. Je m'étends sur le sol et ferme les yeux. Mes pensées stoppent. Je m'endors profondément.

Le soleil est déjà bien descendu derrière l'horizon lorsque je me réveille. Il doit être pas loin de dix-huit heures. Transi, je me lève et fais quelques sauts sur place pour me réchauffer. Je souffle dans mes mains.

C'est alors que j'entends des cris en écho. Pas des cris d'humains; des cris d'oiseaux, qui viennent de loin. Je lève les yeux et le spectacle qui s'offre à moi est à couper le souffle. Des milliers d'oies blanches fendent le ciel en deux à coups d'ailes et de rage, des oies qui rentrent enfin chez elles après un très long moment d'attente. Je les regarde se frayer un chemin vers le nord.

Puis un bruit sourd se fait entendre derrière moi. Je me retourne. Une oie blanche gît sur le sol, les yeux grands ouverts. On dirait qu'elle est morte. Je m'approche. Son aile saigne. Au moment où je me penche pour l'examiner de plus près, je reçois un coup sur la nuque. Le poids du monde sur mes épaules. Je tombe à plat ventre, le souffle coupé, mon corps paralysé. Une douleur aiguë prend alors toute la place dans ma poitrine. Je sens mon cœur exploser, perforé par des milliers de plombs. J'ai peine à respirer. Suffoque. Du coin de l'œil, j'aperçois une autre oie descendre du ciel. Celle-ci est vivante. Elle atterrit à mes côtés et pique sa tête dans mon dos, comme pour en tirer du jonc. Je la sens qui me soulève et m'emporte avec elle.

Pendant un instant, j'ai l'impression de voler, de prendre la fuite vers le nord moi aussi. C'est clair dans ma tête, la direction, toute tracée. Je me sens léger.

Quand j'ouvre de nouveau les yeux, je suis toujours étendu au même endroit. Sur le sol, deux oies gisent à mes côtés. Tranquillement, je m'assois. On dirait que ma tête va éclater. Dans le ciel, les oiseaux continuent à filer. J'attends qu'elles soient toutes passées, qu'elles s'évanouissent dans l'horizon.

 Tout est clair maintenant.

 Je me lève et regarde vers le nord.

 Je sais précisément où aller.

2

Comment un cœur
en explosant
peut-il faire autant de blessés ?

Watashi-tachi

En japonais, il suffit d'ajouter le mot tachi à la fin des pronoms de la première personne du singulier pour obtenir le pluriel. Ainsi, comme le mot je s'écrit watashi, le mot nous s'écrit watashi-tachi.

Originaires de l'île d'Okinawa, nous avons immigré au Canada en 1928. Nous avons alors tous deux vingt ans, nouvellement mariés, avec pour seuls bagages un vieux bonsaï légué par mes parents et l'espoir de nous bâtir une vie meilleure. Faisant partie de la première vague d'immigration japonaise au Canada, nous avons mis pied à terre en Colombie-Britannique.

Les yeux bridés, la langue impénétrable, nous faisons partie de la race des étrangers. Quand on ne reflète pas le même visage, le regard est lourd à porter ; l'inconnu éloigne, rejette. On nous surnommait le « couple de pieuvres », en raison de mon prénom, Takostubo. Nous survivions de peine et de misère. Se sont écoulées dix années de durs labeurs, dix années au cours desquelles nous sommes restés reclus, de vieux bonsaïs dans leur pot.

Mais le pire restait à venir. Le pire reste toujours à venir.

Le Japon a bombardé Pearl Harbor. Tout autour, le monde s'est écroulé. Nous étions désormais des ennemis. On nous a surveillés, soupçonnés, perquisitionnés, arrêtés, évacués. On a confisqué nos biens, notre culture, notre avenir. Des policiers sont venus frapper à notre porte en

pleine nuit, nous ordonnant de rassembler le strict nécessaire, quelques vêtements, de la nourriture et notre bonsaï, caché dans un sac de jute.

Nous n'avions commis aucun crime ; cela ne les a pas empêchés de nous pousser comme des bêtes hors de l'appartement et de nous parquer dans un entrepôt, de nous enfermer dans des stalles où l'on mettait les chevaux. Un train nous a amenés dans un camp improvisé.

Plus tard, on a su que plus de deux cent mille Japonais avaient été ainsi déracinés au Canada. *Shikata ga nai*. On ne peut rien y changer.

Déportés dans une terre sans fin au milieu de l'Alberta, on a travaillé très fort, l'espoir et le ventre vides. Nous longions les murs, prisonniers dans un pays qui devait être le nôtre. Nos bras demeuraient repliés.

L'Homme ne peut jamais prédire l'avenir, mais c'est souvent lui qui le brise.

Le premier cœur a explosé à Hiroshima, désintégrant sur-le-champ plus de quatre-vingt-dix mille Japonais. Un second a éclaté à Nagasaki, pulvérisant cette fois quarante mille personnes d'un claquement de doigts.

Le plus ironique a été d'apprendre plus tard que l'uranium qui avait servi à produire le cœur de la bombe d'Hiroshima provenait des Territoires du Nord-Ouest, et que le processus ayant servi à fabriquer la bombe pour Nagasaki avait été raffiné dans des laboratoires montréalais.

La guerre a pris fin dans la honte. Le gouvernement nous a ordonné de retourner dans notre pays natal ou de nous disperser au Canada. Il était hors de question pour ma femme et moi de retourner sur l'île d'Okinawa ou en Colombie-Britannique, ou de rester en Alberta. Nous avons donc fui vers l'est. Nous avions trente-sept ans, l'échine et l'âme brisées, portant le passé telle une vieille blessure incapable de se refermer.

Mais le pire restait à venir. Le pire reste toujours à venir.

3

Décapitez-le
ne gardez que le cœur
un miroir.

Derrière les yeux du bourreau

Ici, le temps n'a pas de frontières. Il ne sert à rien de vouloir l'arrêter ou le repousser. Il avale tout, salit tout, des pieds à la tête, ne laisse aucune parcelle de peau vierge. Au début, j'ai bien essayé de le restreindre en tenant le compte des jours, enfermée seule dans cette cellule, sans fenêtre, sans lit, sans espoir. J'ai capitulé rapidement.

Les moments les plus ardues sont certainement ceux saturés de silence. Il y a bien sûr les gardiens qui parlent à toute heure du jour ; des femmes, des hommes, qui crient à toute heure de la nuit. Mais quand le silence s'installe, je sais qu'il n'y a plus d'échappatoire, plus de possibilités de s'évader. À l'intérieur de soi, il faut affronter.

Cela faisait des années que j'étais mariée à cet homme, que j'avais cessé de me lever en tant que Femme. Il n'était pas si violent, pas si mauvais : un chien. Il désirait un territoire toujours plus grand. Quand il avait envahi tout l'espace, ravagé tous les racoins, installé son odeur sur chaque objet, il abandonnait sa proie, sans remords.

C'était une aube brumeuse et fraîche, un de ces matins qui rend les visages flous. J'étais allée chercher une jeune femme à la gare. Mon mari venait de décider qu'elle habiterait avec nous.

Elle était superbe, d'une beauté pure et rare. Ni elle ni moi n'avons prononcé un mot sur le chemin du retour. Quand mon mari l'a aperçue

pour la première fois, j'ai tout de suite compris qu'un de nous trois n'allait pas survivre. J'ai d'abord pensé que ce serait moi. Des jours, je suis demeurée enfermée dans ma chambre, sans boire ni manger. Étendue sur mon lit, j'attendais. Je ne sais pas quoi précisément, peut-être la mort, peut-être lui. Puis un soir, je les ai entendus rire. Cela m'a fissuré la poitrine de bord en bord. Une longue lézarde prenant profondément racine dans le vide.

Je me suis alors remise à manger. Impérativement, je devais reprendre des forces. Plus les semaines avançaient, plus le ressac montait en moi, une force indéchiffrable, indescriptible, un cri profond, une volonté de mordre.

Tout s'est ensuite enchaîné rapidement. J'ai attendu qu'ils dorment, je suis allée chercher une ceinture de cuir appartenant à mon mari, je me suis introduite dans leur chambre, j'ai glissé la ceinture sous sa nuque, en faisant entrer l'extrémité dans la boucle, je me souviens m'être dit qu'il était enfin en laisse, et j'ai tiré, de toutes mes forces, avec toute ma rage, j'ai tiré. Il a eu beau se débattre, je ne l'ai pas lâché. La jeune femme à côté tremblait de tous ses membres. Elle ne l'a pas aidé à se déprendre, ne m'a pas empêchée de le tuer.

Après, après, après... il n'y a pas eu d'après. La nouvelle femme de mon mari est sortie de sa stupeur et a appelé la police. Ils sont venus, m'ont malmenée, m'ont enfermée ici. Depuis, j'attends la fin, dans cette cellule où je ne distingue plus mon corps de mon ombre. Ma peau prend la texture de la terre, et je ne sais pas à qui appartient la chaleur. Il m'est insupportable de dormir.

Ce matin, des gardiens ont nettoyé ma cellule, et moi au passage. Ils avaient apporté une lanterne pour les éclairer, une petite lueur que j'ai fixée du regard pendant toute l'opération. L'eau froide pinçait et brûlait la peau. Ils m'ont ensuite aspergée de poudre désinfectante de même

que les murs de ma prison. Ils ont échangé quelques blagues. À grande eau, ils m'ont rincée en riant. Au pied de la porte, les gardiens ont laissé une pile de vêtements propres que j'ai enfilés devant leurs yeux. Avant de me quitter, ils m'ont annoncé que je serais pendue le lendemain.

Une émotion sans nom m'a envahie. Aussi près de la mort, étais-je soulagée ou pétrifiée ?

À l'aube, deux gardiens sont venus me chercher. Dehors, le soleil ne s'était pas encore levé. Nous étions plus d'une centaine de femmes et d'hommes alignés sur un terrain vague, tous vêtus de blanc. Nous nous regardions, apeurés, une femme devant moi et un jeune homme en arrière. Ce dernier m'a prise par la main. Il frémissait.

Quand le jour s'est finalement levé, j'avais peine à laisser mes yeux entrouverts tellement la lumière brûlait. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas contemplé la clarté du jour ni senti la chaleur du soleil sur ma peau.

Nous avons attendu plusieurs heures, atones, sans boire ni manger. La femme devant moi n'a pas pu supporter l'attente. Après un moment d'hésitation, elle s'est mise à courir en direction de la potence. À genoux, elle a supplié le bourreau d'en finir sur-le-champ. Sans broncher, il a sorti un long sabre et lui a tranché la tête, d'un coup.

Ensuite, plusieurs prisonniers ont répété la routine. Le bourreau les a exécutés chaque fois. Moi, j'ai gardé ma place dans la file, véritable poteau de fer dans l'horizon.

Le soleil commençait à descendre. Il ne restait que quelques personnes devant moi. Aussi près du bourreau, je me suis mise à le fixer, à analyser ses moindres gestes, ses yeux, la manière dont ses épaules relâchaient instantanément après avoir coupé la corde, soulagé.

J'étais la prochaine. Il m'a demandé d'avancer. Je me suis exécutée, lentement. Juste au moment où j'arrivais au pied de la potence, un gardien m'a retenue par le bras. C'était la fin de la journée. Ils devaient reprendre le travail le lendemain.

Le bourreau m'a alors regardée, intensément. Derrière ses yeux, je me suis reconnue.

Le bourreau a les yeux de tous les morts.

Rapidement, des gardiens nous ont ramenés dans nos cellules. De nouveau seule, je suis demeurée debout longtemps, habitant le silence. Aguerrie, j'ai chanté pour illuminer l'obscurité.

Je n'avais plus peur. Mourir une deuxième fois ne devait pas être aussi douloureux.